

LIBERTINAE

Chantal Gaudens

Chantal Gaudens

Libertinae

© Chantal Gaudens, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3434-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livres du même auteur :

L'HIBISCUS CHILIEN Éditions Velours 2011

MARCOTTES PIED DE CŒUR Auto édition 2018

« *La racine a beau tout ignorer des fruits, il n'empêche qu'elle les
nourrit* »

Notes sur la mélodie des choses

Rainer Maria RILKE

Les maîtres âgés de vingt-cinq ans pourront affranchir leurs esclaves... »

Article 50

Code Noir 1724

Lundi 11 février 1822. Au cœur de l'après-midi, alors que la chaleur éteint tout bruit et invite à la langueur, le parquet d'une varangue tremble sous le pas de Ferdinand Duhères. Déterminé, ce jeune créole piétinera bientôt les rites sociaux de Bourbon, île française. La fureur qui l'envahit annonce une tempête. Une tempête aussi violente que celle qui trouble l'océan en cette saison.

Dans le salon, un artiste venu de Paris, portraiture Mme Duhères. La mère de Ferdinand, belle femme blanche de Sainte-Suzanne, souhaite éblouir son mari né sous les châtaigniers des Hautes-Pyrénées. L'Adour, puis la Garonne, l'ont mené jusqu'à Bordeaux pour étudier la médecine. Plus tard, l'appel de l'aventure l'a happé vers les Indes orientales. Sans les déranger, Ferdinand traverse l'espace converti en atelier et rejoint le cabinet paternel. À la porte, comme pour annoncer le début d'une pièce de théâtre, le fils tape trois coups.

« Qui est-ce ?

— Ferdinand.

— Entre, lance le septuagénaire occupé à remuer une éprouvette emplie de soluté brun et ajoute : quelle urgence mérite cette visite ?

— Une sollicitation, répond Ferdinand. Mais ce « une sollicitation » n'est pas une prière, c'est une carte abattue.

— Elle est lunaire si elle a trait à tes bâtards.

— Ce sont tes petits-enfants.

— Grand-père de noirs, moi ?

— Ils sont blancs. »

L'irritation rougit le docteur :

« Dois-je te féliciter de ne pas avoir sali notre race comme Antoine l'a osé ?

— Respecte mes neveux !

— Ces pourceaux ? Va au fait !

— Permets-moi d'affranchir la mère de mes enfants. »

Un mot gifle le médecin : affranchir. L'horreur éclabousse ses préjugés. Sa dignité saigne. Ferdinand ignore-t-il que les noirs ne sont pas des humains ? se dit François Duhères. Ne voit-il pas leur ressemblance avec les primates ? Non, bien sûr, il n'a jamais quitté Bourbon. Le continent africain pullule de singes à leur image : même nez empâté, mêmes lèvres charnues, mêmes doigts bestiaux.

« Un pigment gouvernerait-il nos vies ? s'impatiente Ferdinand.

— Une noire pond des albinos et sa condition devrait s'élever ? »

Ferdinand persiste :

« Je déposerai une demande à la maison communale.

— Je te l'interdis.

— Mon honneur l'exige.

— Ton honneur ? Il est mort le jour où tu t'es accointé avec cette négresse », objecte François Duhères, clôturant ce détestable échange.

« ... l'esclavage sera maintenu... »

Article 1er

Loi relative à la traite des Noirs et au régime des colonies (1802)

Le pied-mangue se déploie au-dessus de Marie-Louise et de son frère endormi. Tête dure et rebelle, elle déteste son nom : long et lourd ; Marie aurait suffi. Même son allure lui déplait. Sa métamorphose en l'une de ces dames qui rendent visite au maître, chaussées et élégamment vêtues, est un rêve et le restera. Sa vie n'est qu'arsenic. Son grief : sa mère, Gertrude, achetée dans un pays lointain, bétail de négriers. La voir si obéissante si servile outrage Marie-Louise.

Huit années auparavant, la malchance s'est jetée sur Marie-Louise. Sa naissance a tintinnabulé le rétablissement de l'esclavage dans cette île indianocéanienne. La liberté n'a jamais régné sur ce sol de déracinés, affirme toutefois Gertrude, responsable de son état de négritte.

Le ventre détermine le statut.

Le bambin se réveille. Marie-Louise l'attribue au galop de ses pensées. Leur mère qui se brisait le dos à laver un drap sur une roche plate dans la rivière se redresse, et se tournant vers eux, l'interpelle : « Marie-Louise, empêche Edmond de s'approcher de l'eau ! ». Tandis qu'à la case le créole fuse, ici, en présence des négresses, la revanche de Gertrude trépide. Il y a quatre ans, son espoir de diriger le domaine s'effondra quand le maître épousa une Blanche. Libre. « D'esclaves blancs, qui en a vu ? » Depuis, en maniant la langue des Blancs, Gertrude anéantit la risée dont les femmes du camp l'avaient parée. Cette surannée perspective avait percuté Marie-Louise dans un champ de café, la renversant dans le puits de ses souvenirs. Les bavardes détachaient des branches les graines mûres. Marie-Louise, elle, transvasait les paniers à peine remplis dans les gonis déjà riches de

carmin. C'est ainsi qu'elle récolta cette révélation. Elle se souvint alors de ses réveils en pleine nuit, sans sa mère. Le matin venu, questionnant Gertrude, de fallacieuses réponses lui assuraient qu'elle avait fait un cauchemar. Cauchemar. Ce mot ébranlait son univers. Elle l'associait à abandon, nuit, solitude : mort. Le moment du coucher qu'elle assimilait, elle, à la perte de sa mère, exilait sa sérénité, tuant l'insouciance supposée de l'enfance.

Aujourd'hui, singulièrement : plus d'escapade ! Le mariage du maître en serait-il la raison ?

« Les esclaves infirmes par vieillesse... seront nourris et entretenus par leur maître... »

Article 20

Code Noir 1723

L'arrivée d'un oiseau captif Edmond. Sur une branche, le cardinal examine l'enfant puis s'envole. Aussitôt, Marie-Louise se dit qu'elle doit distraire son frère. Faute de quoi, il se mettrait à pleurer. Préoccupation stérile : il s'étend contre les clochettes du muguet sauvage et se rendort.

Charlotte, une blanchisseuse à la bouche nuisible, fustige : « Marie-Louise, tu t'estimes impératrice ? Viens nous aider au lieu de paresser. » La réplique éclate : « Impératrice toi-même ! »

Impératrice ? À aucun moment ce terme n'a franchi la porte de Babel dont Marie-Louise a la clé. Pêle-mêle les mots tintent à son oreille. Ceux de la mère de son maître, Mme de Christaline, peinant à échanger avec son propre fils. À croire qu'ils ne parlent pas la même langue. Probabilité forte : les navires qui vomissent leurs passagers au port de Saint-Denis ont humé le vent de multiples confins. Ceux de son entourage. Ceux de ses ancêtres, grâce à Anatole. Son grand âge censure toute activité, mais pas celle de raconter aux enfants des légendes africaines.

Intronisée cocher, Marie-Louise attelle le vocabulaire des migrants. « Migrants ou fuyards ? Fuyards ou conquérants ? Conquérants ou vagabonds ? Le savent-ils eux-mêmes ? »